

MIDIMINUIT POÉSIE#15

Du 7 au 11 octobre 2015, Nantes

la gazette des lycéens

Notes de lecture, entretiens, créations

Écrite par les élèves de 1^{re} L1 et L2 du lycée La Colinière, Nantes
Octobre 2015

ÉDITO

2 Septembre 2015. C'est la rentrée. Au lycée La Colinière, les 1^{ères} L1 et L2 investissent la salle du cours de Français.
18 Septembre 2015. Les productions pour la « Gazette des lycéens » sont achevées. En une quinzaine de jours, les 1^{ères} L ont lu, à voix haute, à voix basse, des textes poétiques d'auteurs contemporains, découvert des voix singulières, questionné textes, poètes et éditeurs, créé articles, notes et poèmes. Des rencontres ont eu lieu à travers les mots. Avec Sophie G. Lucas. Avec Torlini, Vilgrain, Tardy, Chambard, Bosquet, Colomb, Quélen, Ruffieux. Avec les artistes et éditeurs de Contre-Mur, contrat maint, Gruppen. Vous ne les connaissez pas encore ? Les élèves de 1^{ère} L, eux, les connaissent. Ils vous les présentent.

Sylvie Kerrec et Bertrand Johanet, enseignants.



Des second & premier, de Dominique Quélen (L'Âne qui butine, 2012)

Par Alexandra, Léa L. et Théa G.

Il ne semble pas évident, au vu du titre, qu'il s'agisse là d'un dictionnaire, et pourtant ! Mais c'est parce qu'il n'obéit pas aux mêmes codes que les « vrais » dictionnaires qu'il est vraiment intéressant ! Alors, pour vous plonger à cœur joie dans cet étonnant lexique, suivez bien les règles :

1) Ne cherchez jamais un mot avec sa première lettre, mais avec sa deuxième.

2) Attendez-vous à l'inattendu.

3) Enfin, n'hésitez pas à lire le dictionnaire en entier pour trouver les définitions les plus loufoques.

Notre création :

Elève : mouton insomniaque révolté. Dérèglement climatique en puissance.

PENSEZ**Entretien avec Dominique Quélen à propos de Des second & premier, Par Madeleine, Axelle, Louise O. et Pauline (L1) et Alexandra, Léa L. et Théa G. (L2)****1. Pourquoi cette idée de revisiter le dictionnaire ?**

Au départ, étant poète et non lexicographe, je n'avais pas la moindre intention d'écrire un dictionnaire. Mais j'avais terminé mon livre précédent, *Câble à âmes multiples*, par un petit lexique de termes employés dans le livre et sur lesquels je sentais le besoin d'ajouter quelques mots. Du reste, ce volume mêlait déjà genres littéraires (descriptions, récits de rêves supposés, tombeau en vers justifiés...) et non littéraires (C.V., liste de « noms de véhicules », tableau des maladies évoquées dans les différents textes, etc.). Lyrisme et formalisme sont comme deux pôles entre lesquels j'oscille constamment, plus proche tantôt de l'un tantôt de l'autre, me sentant à la fois monstre et couillon (pour reprendre le titre d'un article fameux de Nathalie Quintane).

Bref, je me suis mis à prolonger ce texte sans dessein précis. Et de fil en aiguille le projet a pris forme en se faisant et est devenu autonome : un livre. Et puis la forme du dictionnaire me permettait de mêler un genre impersonnel, celui du dictionnaire, à un propos intime et familial (je travaillais au même moment à des poèmes qui devraient paraître l'an prochain, regroupés sous le titre de *Poésie des familles*). Manière enfin de prendre du recul avec ce propos, de m'en débarrasser.

PROSEZ

Écrire un dictionnaire nécessite de s'occuper aussi des mots ingrats à traiter, des mots dont a priori il n'y a pas grand-chose d'intéressant à dire. Cela recoupe l'idée, qui me plaît, qu'il n'y a pas de mots qui ne soient pas poétiques.

Cela m'intéresse beaucoup de faire infuser le langage administratif ou technique dans la littérature, ne serait-ce que parce qu'il nous environne (ou nous emprisonne). La fausse froideur du dictionnaire le permet. (Fausse, car il y a toujours un auteur derrière : la lecture du *Furetière*, du *Littré*, du *Larousse* du XIX^e, est une expérience étonnante pour un lecteur moderne !)

2. Pourquoi avoir choisi de classer les mots en fonction de la seconde lettre du mot ?

Un dictionnaire semble être un lieu ultra-ordonné. Alors que, dans son rapport au monde, c'est le désordre total : des mots se suivent qui désignent des réalités sans rapport entre elles (au contraire de ce qui se passe avec une encyclopédie).

Mon choix, à sa manière, exprime ce désordre : à première vue, les entrées ne sont pas classées ; en fait elles sont dans un ordre rigoureux. C'est l'ordre sous le chaos. (J'ai eu un moment la tentation de classer les livres de ma bibliothèque selon ce système – mais le découragement m'a pris devant l'ampleur de la tâche !)

Le classement par la 2^e lettre correspond à l'inversion qu'on trouve dans le titre.

3. Que signifie le titre Des second & premier ? Est-ce la clé du livre ?

Je voulais un titre qui demeure énigmatique (de quoi s'agit-il ? de siècles ? d'étages ? etc.) en même temps qu'assez froid : des chiffres. Et second, surtout placé en premier, suppose qu'il n'y a pas de troisième. C'est quelque chose de clos.

Le 1^{er} et le 2nd sont ici mon frère et moi. Mon frère, qui était mon aîné, est mort il y a longtemps, très jeune. Pourquoi les deux chiffres se trouvent intervertis, voilà précisément ce que je ne voulais pas expliciter. Il ne s'agissait pas d'étaler ma vie – qui ne présente aucun intérêt pour les lecteurs – mais de me « débarrasser » de certaines obsessions sans pour autant les exprimer directement. Le biais du dictionnaire permettait également de parler à la troisième personne, sans affect.

4. Ce sont des définitions très personnelles, vous n'avez pas peur que le lecteur ne vous suive pas ?

Peur, non, mais c'est une question que je me pose à chacun de mes livres – et à laquelle je n'ai pas de réponse.

Cela dit, même un vrai dictionnaire de langue peut laisser perplexe. Je me souviens que le Larousse que je lisais dans mon enfance définissait ainsi le mot noix : « drupe dont le péricarpe amer et astringent renferme du tanin » Définition pour moi alors parfaitement hermétique ! Au point que je l'ai glissée dans *Des second & premier* (à l'entrée honte).

Mon sentiment premier concernant ce livre était son illisibilité. Je vous avoue que, une fois que je l'ai eu terminé, je n'ai su trop quoi en faire. Puis j'en ai publié dans des revues des extraits que certains ont trouvés lisibles. Du coup je l'ai proposé à quelques éditeurs. Mais c'est devenu un livre sans que je sache encore vraiment ce que j'en pense.

8. A la manière de Des second & premier, pouvez-vous définir « auteur » ? Merci !

Voilà justement ce qui n'est guère possible – sans quoi je pourrais continuer de rédiger ce dictionnaire ad nauseam ! Il faudrait que je sois encore dans l'élan d'écriture du livre.

La logique voudrait néanmoins qu'il soit question, dans cette entrée, du sens paternel (l'auteur de mes jours) plutôt que du sens littéraire (l'auteur de ce livre).

En voici, à défaut, les définitions prises aux dictionnaires que j'ai cités plus haut* :

« AUTEUR. On doit « connaître des auteurs » ; inutile de savoir leurs noms. » (*Dictionnaire des idées reçues*)

« AUTEUR v.t. - Propension à la pitié, à la compassion. » (*Kiwi*)

« AUTEUR n. m. Vague silhouette qui se rêve en unique acteur ; pâle signature aspirant à l'indélébile. » (*Dictionnaire de trois fois rien*)

(Pas d'entrée « auteur » dans *Le Dictionnaire du Diable*, seulement « auteur d'histoires fantastiques ».)

(Suite de l'entretien à découvrir sur www.midiminuitpoesie.com)

* cf version web : *Le Dictionnaire du Diable*, d'Ambrose Bierce, *Le Dictionnaire des idées reçues*, de Gustave Flaubert, *Le Dictionnaire de trois fois rien*, de Marc-Emile Thinez, et *Kiwi*, de Ma Descheng.

**participe présent, d'Oscarine Bosquet
(Le Bleu du ciel, 2009)**

Par Emma, Julie, Léa MT. et Uma

Le recueil poétique d'Oscarine Bosquet est constitué de douze séquences. Dès le début, le nom de «Rosa» apparaît : Rosa Luxemburg, révolutionnaire marxiste, conscience politique du livre. D'autres personnalités politiques apparaissent dans ce livre : Anna Politkovskaïa, journaliste russe militante, Patrice Lumumba, premier ministre de la République Démocratique du Congo. Oscarine Bosquet rappelle des événements sombres de l'humanité comme les guerres en Afrique, le génocide du Rwanda, les guerres de Tchétchénie, d'Afghanistan, les manifestations de Tian'anmen en Chine («1989 les balles sont facturées aux familles qui veulent récupérer les corps de leurs enfants troués (de 1 à 80 yuans selon les provinces)»). La torture, la mutilation, les viols, le terrorisme : la violence est présente sous toutes ses formes avec une mise en page parfois troublante. Des vers, des lettres peuvent être séparés par de grands espaces. À travers ces blancs, on ressent une ambiance froide et de la colère.

IMAGINEZ

L'auteure nous fait ainsi réfléchir.

Ailleurs, on trouve des phrases brutes et courtes, en prose. Oscarine Bosquet nous a semblé poser une question importante : est-ce que la guerre et les conflits règlent les problèmes de façon juste et égale ?

« Si ce recueil était un aplat, ce serait la Russie

Si ce recueil était une couleur, ce serait le noir

Si ce recueil était un pronom personnel, ce serait nous

Si ce recueil était un parfum, ce serait l'odeur d'un cadavre

Si ce recueil était un personnage, ce serait Rosa Luxemburg

Si ce recueil était un sentiment, ce serait la détermination

Si ce recueil était un temps ce serait le participe présent.

Si ce recueil était une atrocité, ce serait un génocide

Si ce recueil était un son, ce serait un coup de feu »

**Mum is down, d'Oscarine Bosquet
(Al Dante, 2012)**

Par Hugo L2, Kamelya et Bérénice

« Mom is down/ The mother is/Down below/Mom/Mommy/Mummy's down. »

Mum is down est composé de plusieurs parties. Selon nous, la première correspondrait au suicide de la mère. La deuxième évoquerait une vision cosmique : rapport entre la Terre et la mère « la mère se décompose/ terre et eau/ elle est dans le paysage ». La troisième porterait sur sa reconstruction et son deuil. Enfin la dernière partie serait sur la nostalgie. L'ouvrage est très court, de petit format mais très dense.

Nous interprétons le titre *Mum is down* comme « Maman tombe, s'effondre », car il symboliserait la chute psychologique de sa mère. Ou, au sens propre, la chute qui serait liée à son suicide.

C'est un sujet tragique, car le thème principal abordé est l'auto-destruction d'une mère sûrement dépressive. Le drame est vécu du point de vue de la petite fille et puis de la femme, parce qu'elle passe par plusieurs stades dans son expression.

Chaque vers est chargé d'émotions et arrive presque à nous faire ressentir la tristesse et l'incompréhension de la fillette. Son style d'écriture est troublant, surprenant : elle ne se fie pas aux codes stéréotypés de la poésie.

On trouve des poèmes très descriptifs : « Contre le platane, dans la baie, le four, la cour, dans la cour le contour de ton corps (...) ». L'auteur utilise aussi de nombreuses rimes et répétitions. Elle se sert également de contes, comme *Le Petit Chaperon Rouge*, *Blanche Neige* ou encore *La Petite Sirène*, peut-être pour nous montrer que la petite fille a cherché à se réfugier dans des mondes merveilleux, pour étouffer son désarroi et son chagrin.

**Le chemin vers la cabane,
de Claude Chambard (Le Bleu du ciel, 2008)**

Par Lyssandre et Zélie

« Chez moi/Signifie chez toi/Signifie/C'est une maison vide/Si tu n'y es pas//Toi/Le plus souvent/L'ignore//Chez moi/Est maintenant trop grand//Du toit/On n'aperçoit qu'une étoile. » « L'été en ville » extrait de *Le chemin vers la cabane* illustre la séparation de l'être aimé.

En effet, l'amour est au cœur de ce livre, troisième volume de la série « Un nécessaire malentendu ».

Claude Chambard nous invite dans son jardin secret où il évoque son enfance, en mêlant les états de conscience et d'inconscience. Il utilise la poésie, la prose, la forme épistolaire, fragmentaire...

Les poèmes y sont assez courts puis, au fur et à mesure, ils se font plus longs. Les titres sont rejetés en bas de page, avec une amorce qui se répète en forme d'adresse, « Je t'écris ». On glisse d'une partie à l'autre, très naturellement la forme épouse au plus près ce qu'il y a à dire. « Des souvenirs frottés à des mots éparpillés ». À la fin du recueil les poèmes sont davantage narratifs « Je me suis enfermé ici/chaque jour je fais le tour du jardin/la cabane est au bord du jardin découpé en 48 rectangles. »

La forte présence de la nature offre une impression d'ouverture sur le monde.

On peut trouver également des photographies en noir et blanc qui donnent un aspect réel et nous permettent de nous rapprocher de l'auteur. Nous refermons ce livre avec une sensation d'avoir découvert une nouvelle approche de la poésie et de la façon d'exprimer les sentiments.

**Un homme tout juste vivant, pays des
merveilles, de Nicolas Tardy**

(L'Attente, 2011)

Par Victoria, Corentin et Charlotte

L'ouvrage de Nicolas Tardy est parfois difficile à comprendre. Alors je l'ai lu une deuxième fois, en particulier la première partie, intitulée *Un homme tout juste vivant*. J'ai essayé de reconstituer un sens à tous ces mots. Au début de ma lecture je ne m'habituais pas au style de l'auteur. J'ai donc lu à voix haute quelques textes, et tout avait beaucoup plus de sens. C'est devenu visuel et j'ai pu comprendre que le travail de Nicolas Tardy s'était inspiré de la série télévisée américaine, *L'Homme qui valait trois milliards*. Dans l'ouvrage, se succèdent des textes en prose plus ou moins longs. Il y décrit à chaque début soit un lieu, un personnage ou un objet et souvent de la même manière ce qui peut donner un effet de répétition. Ce style d'écriture donne du rythme et de la légèreté à la lecture.

Par Capucine, Alix, Juliette G. et Anne-Caroline

Nicolas Tardy. La descente d'un homme. Un homme tout juste vivant. Vivant au pays des merveilles. Merveilles de deux mille onze. Deux mille onze, l'attente. Attente d'un homme, un homme qui valait trois milliards. Milliards de lecteurs, de spectateurs, de téléspectateurs. Téléspectateurs dévoués. Dévoués devant les deux premières saisons. Saisons durées détaillées Alice. Alice aux pays des merveilles. Merveille de lire. Lire a deux thèmes. Thèmes longs très longs. Longueur des paragraphes. Paragraphes sans pause. Pause des virgules, que des points. Points points points. Points répétitifs. Répétitif sens dérisoire omniprésent. Omniprésent d'une novélisation partielle. Partielle pensée. La pensée, tout ce qu'elle a pu retenir n'est pas beaucoup.

Autochtonies, de Laurent Colomb

(L'Amandier, 2015)

Par Antoine, Romane et Youna

ÉCOUTEZ « Jo soui coumanenfan. Coumche par lpa le français bian jamais jo sor tout seul. Y a mon mari ou y a ma fille qui parle moa. Jo soui bian bian tout seul enfermé la voilà coumanenfan. Josouï coumazandicapi qui parle. » C'est un exemple du travail de l'écriture phonétique qu'emploie Laurent Colomb dans *Autochtonies*. L'écriture est originale et permet ainsi aux lecteurs de voir les difficultés que rencontrent les immigrés pour s'exprimer en français.

Laurent Colomb, dans sa performance scénique et son livre, nous fait partager des témoignages d'immigrés qu'il retranscrit de manière brute. Il est assez incroyable, il prend les accents des immigrés dont il a recueilli les ressentis, et se glisse dans leur peau. À chaque nouvelle scène, il retire l'un des nombreux tee-shirts qu'il a enfilés afin de montrer une nouvelle personne : autre origine, autre drapeau. Le fait d'oraliser le texte donne une profondeur et une âme à son livre.

Derrière une façade humoristique, il met en avant un sujet sérieux et veut nous faire réfléchir à nos habitudes que l'on croit bousculées par ces immigrés. Parfois, les Français n'arrivent pas à prendre quelqu'un au sérieux lorsqu'il ne parle pas un français correct. La forme prévaut alors sur le fond de la pensée. Nous comprenons qu'ils sont rejetés de la société, à cause de cette langue très complexe !

Par Enor, Juliette F. et Zoï, trois autochtones du lycée La Colline hier ...

« J'écris pour comprendre les hommes et à travers eux me connaître un peu mieux. J'en déduis assez vite que nous sommes de grands caméléons qui agissons par mimétisme dont le langage parlé est l'expression terminale. »
Citation de Laurent Colomb.

Autochtonies aborde la situation des migrants qui arrivent en France.

C'est une preuve de la persévérance et des efforts que ces femmes étrançères et marzinalisées peuvent fournir pou s'efforcer d'être entendoues. Tous ses poïmes sont des mounologues mè adressés à quelqu'un, dans un françouais applotsimativement juste. Ces textes écrient de manière founétique s'efforcent de ressembler au françouais, par le biais des accents, des intonations, et des sonolités empruntées. Noutle première imprezion a été l'itounnement dé sonnécriture puits nous afons dû lire lait textes à voie hôte pou pouvoir complendre le sance. Aplé awwa bisionné la pefomance dé Laurent Colomb sussaine, nou afon miëu compli lait tèkst. Cé poïmes son mizen saine, afec pou apouï un souporc odiovizouel. Laurent Colomb a oune fasson orijinale dé présanté cé éclis : sak fwa kil change dé pirssounnages il rètle un Ti-shourt. Kommme cil se maittè dent la pô dé miglants afec leuw acsents. On konstatte kil utilize oune manierre soubtile é houmoristik, san mokéri, pou espiqué la ditansse, la difficolté azintégrer dent la zossité é lait stéléotyp ki pessistent. Hein four centymant dé fraternité cé dégaze dé cé tèkst.

Nous avons marché, de Yannick Torlini

(Al Dante, 2014)

Par Noémie, Maxime G., Céline, Lucas et Hugo L1

nous avons lu d'abord le premier mot puis la première ligne puis la première page nous avons lu nous avons lu de gauche à droite de droite à gauche de droite à droite nous avons lu nous avons bu nous nous sommes enivrés de mots enivrés jusqu'à plus soif même fatigués nous avons lu lu du début jusqu'à la fin sans compromettre le plaisir de la lecture sans compromettre nous avons lu sans comprendre précisément nous avons lu sans comprendre mais nous avons lu nous étions essoufflés nous nous sommes reposés pour mieux comprendre du sens du sens arrêté sans pouvoir décrocher du rythme continu de la lecture donc nous avons comme des robots comme des machines lu nous avons lu nous avons lu sans compter le temps qui passait sans

ÉCRIVEZ que le temps passe nous avons lu lu jusqu'à comprendre que le mot sens n'en avait aucun qu'il n'était au final qu'un personnage secondaire dans un film important qu'un personnage important dans un film secondaire et puis nous avons sans même savoir que nous lisions nous avons lu après avoir lu et avant de lire nous avons appréhendé la suite appréhendé la fin sans même qu'elle puisse ne puisse advenir

que le temps passe nous avons lu lu jusqu'à comprendre que le mot sens n'en avait aucun qu'il n'était au final qu'un personnage secondaire dans un film important qu'un personnage important dans un film secondaire et puis nous avons sans même savoir que nous lisions nous avons lu après avoir lu et avant de lire nous avons appréhendé la suite appréhendé la fin sans même qu'elle puisse ne puisse advenir

Nous avons lu *Nous avons marché* de Yannick Torlini. Le livre est divisé en trois parties distinctes. Son thème principal est un sujet qui fait polémique ces temps-ci : la migration. La première partie relate l'exil de centaines d'hommes, de femmes et d'enfants, au travers d'une marche qui paraît être sans fin. La seconde partie nous dévoile au travers du regard de Tarik, la réalité d'un migrant. Nous avons ressenti cette partie d'une manière plus forte, plus agressive car elle est plus concrète et qu'elle nous relate les terreurs du jeune homme. Le fait que Tarik soit seul permet de mieux s'identifier aux douleurs qu'il éprouve. La dernière partie se compose, contrairement aux deux premières, d'une suite de petits poèmes toujours dans un style marqué par les répétitions.

Par Marion, Milly et Maëlys

Suivez le sens de la marche... !

Yannick Torlini nous pousse dans une marche, une marche de migrants, glaciale mais mélancolique. Il est vrai, il nous transporte, transporte, dans un monde inconnu à nos yeux ; ce monde où l'existence de migrants est présente, très présente. Ils souffrent d'une marche abominable afin de « survivre » et dans l'espoir d'avoir une meilleure vie. La quête d'un monde meilleur est toujours tentante, tentante. Veillez à ne pas vous perdre dans ce livre aux nombreuses répétitions, répétitions. Ne vous laissez pas décourager par cette narration monotone, et qui peut paraître répétitive, à en faire mal, mal à la tête, mais au fur et à mesure, la puissance, au fur et à mesure des répétitions, devient intense et nous nous perdons, nous perdons dans l'histoire touchante de ces migrants. La poésie est plus intéressante à voix haute, non ? Laissez votre voix, votre voix s'évader sur le phrasé de Torlini. N'est-ce pas plus puissant ? C'est là toute la magie de la poésie ! Nous avons marché, marché une cinquantaine de pages avec les migrants, puis avec Tarik, puis nous avons marché, marché, une longue marche et nous avons souffert avec eux. Cela ne vous fait-il pas ouvrir les yeux sur le monde d'aujourd'hui ? Surtout suivez bien le sens de la marche, ne vous perdez pas !

VERSEZ

Sic-dàg (notre titre inspiré de la grammaire tibétaine), d'après Bénédicte Vilgrain Par Mélanie, Déborah et Chloé

VIVEZ

Lors de son apprentissage du tibétain, Bénédicte Vilgrain s'est inspirée de la grammaire de cette langue pour écrire ses poèmes. Elle publiera son premier ouvrage sur ce thème en 2001, nommé *Une grammaire tibétaine, chapitre un* (Contrat maint) et qui sera le premier d'une longue série.

La poète mélange à la fois orthographe, grammaire et culture tibétaine dans ses écrits, ce qui rend la compréhension parfois difficile, mais donne un côté amusant aux textes, comme les

titres des œuvres tels que *sGrog(s)*, *gČig*, *Khà* ou bien *Ngà* et *bČu*.
Extrait :

«On est censé y mettre : / de la viande / des boulettes de mie / du riz / une espèce de patate douce / du fromage / des pois / des légumes verts / du vermicelle «phin» (qu'au Kham on appelle « pois [sic] pu-dag ») / des radis (dits « palmés »)».

ARTEZ

Entretien avec Bénédicte Vilgrain, par Déborah, Chloé, Mélanie (L1) et Stella, Khalun, Irina, Théa B. et Hana (L2)

1. Pourquoi cette passion pour la langue tibétaine ? Et comment est-elle née ?

Commençons par «comment est-elle née» ; à l'époque où j'avais (plus ou moins) vingt ans (1976-1980 environ), beaucoup de gens s'intéressaient à la poésie chinoise, aux idéogrammes chinois, aux idées que véhiculaient ces idéogrammes : l'identification entre écrit et dessin, l'aspect très concret de l'écriture, la mise en rapport d'idées abstraites avec des choses du monde réel – telle qu'on la trouve dans ... : avez-vous entendu parler de ce texte fondateur de la pensée chinoise, le *Yi King*, ou « Livre des Transformations », qui projette les 360° du cercle sur les 365 jours de l'année ? Qui met en rapport le nord avec l'hiver/la nuit, le sud avec le midi et l'été, l'eau dormante avec le dessin d'une ligne pleine insérée entre deux lignes brisées, et organise toutes sortes d'autres rapports cosmogoniques dont on déduit des prédictions pour l'avenir ?

Bref, le chinois, la poésie chinoise, les conceptions et doctrines chinoises (sur le plan philosophique ou spirituel et non, comme aujourd'hui, sur le plan technologique ou économique), intéressaient beaucoup de gens à l'époque. Et moi aussi. J'ai travaillé sur des relevés de rituels, établis par des missionnaires jésuites en Chine, pour un théâtre d'ombres qui souhaitait renouveler son répertoire. Alors, pourquoi n'avoir pas étudié le chinois ? J'avais commencé la typographie (la manipulation de lettres de plomb pour l'impression) et, un jour, je suis tombée sur un manuel de tibétain (chez quelqu'un qui avait beaucoup voyagé !) J'ai eu tout de suite le coup de foudre pour les lettres tibétaines. Ce ne sont pas des idéogrammes comme en chinois. Ce sont des lettres inspirées du dessin de l'alphabet sanscrit. Elles sont fines, magnifiquement dessinées.

2. Pourquoi avoir choisi la grammaire tibétaine comme prétexte à écrire de la poésie ?

J'avais décidé d'établir un relevé des proverbes tibétains en les classant par ordre alphabétique. Mais, en tibétain, la première lettre du mot n'est pas toujours (n'est même pas très souvent) la lettre sous laquelle le mot se trouve classé dans le dictionnaire. La syllabe tibétaine, ce n'est pas seulement une consonne + une voyelle. Une syllabe tibétaine, c'est d'abord une lettre dite « radicale » (une consonne), puis des consonnes satellites (des préfixes, suffixes, consonnes « souscrites » ou « suscrites ») ; là-dessus, la voyelle est posée sous forme d'accent (comme en arabe). Et toutes ces lettres satellites ont des numéros dans des listes de consonnes. Il y a tant et tant de consonnes préfixes, tant et tant de consonnes suffixes, dont le classement dicte dans le dictionnaire l'ordre d'apparition des mots. J'ai donc pensé que ces lettres chiffrées devraient aussi servir au classement de « mes »

proverbes. De là, je suis venue tout naturellement à étudier le poème fondateur de la grammaire tibétaine, qui recense (au VII^e siècle) les différentes classes de lettres : la série «ka», la série «a», les lettres suffixes et celles qu'on doit aussi retenir pour préfixes... À l'époque, j'étais très intéressée par la poésie d'un auteur dont vous avez peut-être entendu parler, qui s'appelle Jacques Roubaud. Je pensais que le goût de Jacques Roubaud pour les chiffres (il est aussi mathématicien) allait de paire avec sa connaissance de la métrique. J'avais très fort le sentiment qu'on ne pouvait pas aborder la poésie sans étudier sérieusement la métrique (les lois rythmiques de la composition du vers). Ce texte fondateur de la grammaire tibétaine m'a paru receler, avec son système de chiffres, le secret de la dynamique du langage tibétain. Du coup, mes proverbes traduits sans cette dynamique me paraissaient tout nus, comme sortis du contexte. J'ai cherché à les recontextualiser.

3. Que cherchez-vous à mettre en évidence dans vos textes, à transmettre ?

Je souhaite qu'en lisant mes «textes» (qui sont des montages de traductions), les gens perdent les repères auxquels ils sont habitués à l'intérieur de leur propre langage. Je souhaite que nous nous rendions compte combien notre langue induit notre mode de pensée ; or, ce mode de pensée n'est pas le seul au monde. En ce moment, je travaille sur la notion de sujet dans la phrase. Il y a des langues (dont le tibétain) pour lesquelles le sujet n'est

Je souhaite que nous nous rendions compte combien notre langue induit notre mode de pensée ; or, ce mode de pensée n'est pas le seul au monde.

pas une notion grammaticalement pertinente. En français, le sujet de la phrase «je marche» est «je», tout comme le sujet de la phrase «je vends du beurre». Il y a des langues au regard desquelles je suis l'objet de ma marche, tout

comme le beurre est objet de mon commerce. Alors, «je» dans «je marche» sera grammaticalement traité comme «beurre» dans «je vends du beurre». C'est difficile à penser, mais quantité de langues déjà disparues ou en train de disparaître forgeaient des visions du monde qui nous resteront éternellement étrangères, à moins qu'on ne décide de se pencher sur le travail de tous les linguistes qui, depuis la fin du XVIII^e siècle en particulier, ont œuvré à la compréhension, à la conservation de ces langues aujourd'hui peu ou pas usitées.

(Suite de l'entretien à découvrir sur www.midimnuitpoesie.com)

Entretien avec Marie-Luce Ruffieux, à propos de *Beige* (Héros-Limite, 2009) et de ses performances, par Déborah, Margaux, Aude et Neshila

Le travail de Marie-Luce Ruffieux est fait de performances, de vidéos et d'installations qu'elle ne sépare pas de son activité d'auteure. Elle recrée un univers sous forme d'associations libres. Son style objectif nous a parfois déroutées. Nous lui avons posé des questions.

1. On constate que dans votre livre il y a un style narratif mais sans qu'il y ait une histoire, un sens. Que cherchez-vous à dire de cette manière ? Pourquoi ?

Dans ce livre (*Beige*), j'ai assemblé différents textes courts disparates. Ils n'ont pas été écrits les uns par rapport aux autres. C'est comme si j'avais cousu une couverture à partir de différents carrés de tissu. Il n'y avait pas de plan. Ça s'est fait de manière spontanée, presque anarchique. On m'a proposé de faire un livre et je me suis retrouvée avec tous ces carrés de tissu à juxtaposer, qu'on pourrait appeler des chapitres. J'en ai jeté certains, et j'en ai fabriqué de nouveaux pour en relier d'autres, pour faire des coutures, pour boucher les trous. L'ordre n'est donc pas du tout narratif, effectivement, et il aurait très bien pu être différent. La construction n'est pas linéaire. Elle fonctionne plutôt comme un nuage. Peut-être en trois dimensions. Le livre ne se lit donc pas forcément du début à la fin.

3. Vous avez un style assez déroutant, comment le travaillez-vous ?

J'écris à partir d'images mentales. Je plaque du langage sur des images mentales.

Le texte que je dis dans la performance *La nageoire de l'histoire* est un peu particulier. J'y décris des séances d'hypnose que j'ai faites avec une médecin, ainsi que des rêves que j'ai fait pendant cette même période. Les rêves «mettent en scène» des séances d'hypnose et des performances. Différents niveaux de réalité et de consciences se superposent. Pour *Beige*, si je me souviens bien (c'était il y a plus de six ans...), j'ai suivi des flux de pensée sans me poser de questions. C'est un mélange de souvenirs, d'observations, de choses fantasmées, imaginées, plus ou moins rêvées. Mes propres images mentales. C'est un livre assez égocentrique, très en lien avec mon enfance.

Tenter de suivre un flux de pensée peut être déroutant car on ne suit pas une route droite. Et de toute façon, c'est impossible. Les associations d'idées partent dans tous les sens beaucoup plus

vite qu'un stylo, et très différemment d'un stylo. On attrape des images, des flash, avec un filet à papillons.

Actuellement, je travaille avec les images mentales et le langage d'autres personnes. Je travaille beaucoup avec des phrases trouvées. Je flotte de plus en plus à l'aide de mon ordinateur. Par exemple, j'entre des phrases ou des thèmes dans Google, et je trouve des blogs, des descriptions, des théories, des phrases, des idées qui me renvoient à d'autres choses. Je copie tout ce qui me touche. C'est très instinctif. Je pense mais je ne réfléchis pas. Ensuite, je transforme librement ce que j'ai récolté. J'écris des choses ou je trouve d'autres choses à juxtaposer. Je travaille de plus en plus avec le copier-coller. J'amasse des phrases qui me plaisent et je les imprime. Je coupe, j'étales le papier par terre et j'assemble cette masse de langage selon mon envie. Physiquement, c'est vraiment comme si je faisais un puzzle (sans modèle). Et j'invente les pièces qui manquent. Souvent, l'histoire se fabrique toute seule devant mes yeux. J'en suis la première lectrice.

4. Pourquoi ce procédé d'apprendre les textes par cœur et de donner l'impression d'improviser pendant la performance ?

Dans mes textes, même si on ne sait jamais très bien qui parle à qui de quoi, il y a des personnages. Ce ne sont pas des personnages construits. Ils ne sont pas logiques. Ils n'ont pas d'histoire, de personnalité ou d'opinion. Mais ils existent d'une certaine manière. J'aime bien dire que ce sont «des voix dans les arbres». Faire des lectures d'écrivain classiques m'ennuyait. En tant que non-comédienne, j'ai donc trouvé cette solution de mal apprendre

par cœur pour transmettre au spectateur un certain trouble entre personnage et narratrice, écrit et oral, maîtrise et maladresse, présentation et représentation, texte très écrit et parole improvisée.

Je me sens un peu comme une ventriloque débutante avec plusieurs poupées floues. Et j'aime l'impression comique que cela dégage. Ça m'amuse de faire ça.

Clin d'œil à Marie-Luce Ruffieux

Je vois devant moi quelque chose avec des fils noirs, pétillants qui tombent.

En dessous, deux vers de terre immobiles prennent place.

Se trouvent ensuite deux amandes bleues dont plusieurs cure-dents sortent de leurs contours.

Au milieu des deux amandes se trouve un taille-crayon à deux trous et dans le même alignement, juste en dessous, une feuille rouge.

(Suite de l'entretien à découvrir sur www.midiminitpoesie.com)

RESSENTEZ

Entretien avec Laurent Jarfer, Ilan Kaddouch et Laurence Gatti, de la revue *Gruppen*, par Julien, Quentin, Julie et Gwenvaël (L1) et Fanch, Jean, Merlin et Stéphane (L2)

La revue *Gruppen* a l'apparence d'un livre d'environ cent-soixante-dix pages. C'est une revue semestrielle, créée par Laurent Jarfer, Ilan Kaddouch et Laurence Gatti. Il y figure de la musique parfois sous forme de partitions, du dessin, de la photographie, de la philosophie, du cinéma, de la poésie, des arts graphiques... Des auteurs sont invités à répondre à des questions qui nous amènent à réfléchir sur de nombreux sujets, parfois liés à l'actualité. On remarque de l'humour, une certaine impertinence comme dans le texte «Putain de lecteur» de Charles Pennequin. Nous avons posé des questions aux animateurs de la revue *Gruppen*.

1. Pourquoi et comment avez-vous décidé de créer une revue qui croise la poésie, la musique, l'image, les sujets de société ?

Une revue est un lieu de partage. Une association d'individus et d'idées. Quelque soit la discipline que l'on souhaite explorer, qu'il s'agisse par exemple de Musique ou de Poésie, de Philosophie ou d'Histoire, il est toujours important d'étudier les domaines dans lesquels nous ne sommes pas «spécialistes». La curiosité et le goût de la découverte nous y invitent, le développement de notre pensée et la créativité nécessaire à la poursuite de notre travail nous l'imposent. L'impression que nous donne bien souvent notre scolarité, à savoir qu'il y aurait des disciplines séparées les unes des autres, avec finalement des littéraires d'un côté et des scientifiques de l'autre, nous trompe largement quant aux liens qui unissent fondamentalement ces disciplines. Être créatif c'est tisser des liens, trouver des connexions, élaborer de nouveaux agencements. Pas de Philosophie sans Histoire, pas de Musique

sans Mathématiques, pas de Poésie sans Musique, etc. Tous ces domaines sont imbriqués les uns dans les autres et ne peuvent être compris ou travaillés s'ils sont abordés isolément. Chaque discipline est riche de découvertes qui peuvent être utiles aux autres. *Gruppen* est un outil qui permet de réunir des pratiques habituellement séparées, qui permet de les faire dialoguer, et qui par conséquent provoque en définitive l'apparition d'idées et de sensations qui ne seraient pas apparues sans cette mise en relation. Pour le dire en une phrase, nous considérons qu'un musicien par exemple, ne pourra jamais être créatif s'il ne travaille pas aussi la Philosophie, l'Histoire, le Dessin, etc. *Gruppen* auto-rise cette rencontre.

Par ailleurs, et nous devrions dire avant tout, *Gruppen* est un lieu où se croisent des personnes. On ne progresse jamais seul. Le travail en commun est une autre nécessité. Qu'il s'agisse des contributeurs de la revue, ou de ceux qui la lisent ou assistent à l'une de nos interventions publiques, *Gruppen* est encore une fois dans ce cas un outil qui permet la rencontre, l'échange, le débat, l'enrichissement mutuel. Ces échanges ont une valeur théorique (nous en tirons des bénéfices pour améliorer nos travaux) mais aussi pratique (ces travaux ont une influence sur notre manière

LISEZ

FESTIVALIEZ

d'être au monde). Ainsi, *Gruppen*, qui en allemand signifie Groupes, au pluriel, et rappelle une pièce du compositeur Karlheinz Stockhausen conçue pour être interprétée par trois orchestres répartis autour du public, ainsi donc, *Gruppen* est une association d'éléments qui participent d'un même projet : susciter et partager la création.

2. Comment choisissez-vous les contributeurs ? Et comment travaillez-vous avec eux ?

Nous choisissons les contributions qui nourrissent notre curiosité et dont nous pensons qu'elles instruiront le lecteur autant qu'elles nous ont instruits. La recherche étant un processus permanent, nous accueillons tous les travaux susceptibles de nous faire avancer sur ce chemin. Par ailleurs, nous accordons une grande importance au fait que ces contributeurs soient aussi de bon pédagogues, et qu'ils tiennent à partager leur savoir le plus largement possible, c'est à dire avec des lecteurs qui bien souvent ne sont pas des spécialistes de leur discipline. Par conséquent, nous demandons généralement à des personnes dont nous apprécions le travail de nous rejoindre. Ces dernières sont libres de

choisir le sujet de leur recherche. On peut dire que la connaissance du travail passé d'une personne, a fortiori si nous avons eu l'occasion de la rencontrer et de mieux la connaître, nous assure que sa participation répondra sans nul doute à nos attentes. Bien sûr, nous publions aussi des propositions que nous n'avons pas sollicitées. *Gruppen* ne fixe aucune thématique particulière pour organiser ses différentes publications. Une certaine idée de la création, et de ses objectifs, suffit à tisser le lien nécessaire parmi des individus qui visiblement s'entendent « naturellement » sur ce point. *Gruppen* est un atelier de travail ; peuvent y entrer tous ceux dont nous pensons qu'ils mènent une recherche originale et pertinente, et qui ont à cœur de la partager.

4. Visez-vous un public en particulier ?

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, nous visons un public qui soit le plus large possible.

Néanmoins, il est important de noter que cet échange nécessite l'effort des deux parties en présence, et que le public doit aussi fournir le sien pour apprécier certains travaux. Partant de là, et sachant que nous méprisons au plus haut point les spécialistes qui ne parlent qu'à eux-mêmes, et quelques-uns de leurs semblables, nous n'oublions jamais de faire le maximum pour être au mieux compris du plus grand nombre. Ce point est essentiel, car il est précisément indissociable d'une certaine conception du vivre ensemble.

5. Y a-t-il des textes, des contributions qui vous ont plus marqués que d'autres et pourquoi ?

Nous ne pouvons bien évidemment pas élaborer un classement des contributrices et contributeurs ayant participé(e)s à la revue, chacune de ces personnes a son importance, et participe du collectif formé par *Gruppen*.

Toutefois, et pour faire suite à la question précédente, il y a tout de même une personne dont les qualités de pédagogue restent à ce jour pour nous exemplaires, nous voulons parler de Patrick Tort. Si l'objectif fixé est d'être à la fois créatif et le plus efficace possible pour diffuser un savoir accessible à tous, alors sans conteste, Patrick Tort reste à ce jour parmi nous celui qui de loin réussit le mieux dans cette entreprise.

(Suite de l'entretien à découvrir sur www.midiminuitpoesie.com)

POÉSIEZ

Tout dort en paix, sauf l'amour, de Claude Chambard (Le Bleu du ciel, 2013) Par Jonas, Florent et Maxime D.

Je trouve que Claude Chambard est vrai, sincère, direct. Il déroule ses pensées dans un flux flou continu. Un océan de souvenirs me submerge ; il me raconte sa vie. Ce n'est pas un monologue, c'est une discussion sans la moindre retenue, libre. Il dit tout : des sentiments à propos de personnes comme son *Grandpère*, de lieux, de situations, le cœur emplie de nostalgie. Il me parle de son enfance, de sa vie à la campagne, de son rapport à la nature. Il ne s'arrête jamais, il ne le veut pas.

Il évoque aussi les livres d'auteurs très divers. Chambard s'adresse à différentes personnes, mais j'ai l'impression que c'est avec moi qu'il dialogue. Le poète adopte plusieurs formes, prose, vers, fragments, parfois d'apparence improvisée. Il emploie les mots avec une certaine liberté comme s'il se moquait des règles. Il m'écrit comme si tout arrivait à l'instant, comme s'il voyait la scène et qu'il la décrivait telle qu'elle est sous ses yeux. Il aborde d'autres thèmes comme la vie, la mort.

Quand je lis ses poèmes, je ressens ses émotions, ses sentiments. Tout comme lui, je comprends certaines choses et parfois je suis perdu. Quand je lis Chambard, je deviens Chambard.

Des second & premier, de Dominique Quélen (L'Âne qui butine, 2012) Par Madeleine, Axelle, Louise O. et Pauline

« POESIE - En short bilingue. Oiseau (ou autre) été »
Des second & premier n'est pas un dictionnaire de langue française comme les autres. Au début, nous avons feuilleté sans comprendre. Certaines définitions nous ont fait rire, d'autres nous ont laissé dubitatifs, perplexes, indécis, intrigués. En effet l'auteur y propose un ensemble de définitions décalées, voire invraisemblables. Nous y trouvons par exemple :

« PARLER - Un seul à la fois »

« AMOUR - Contenant inadapté au contenu »

Certaines définitions contiennent des jeux de mots en relation avec le mot défini, ce qui montre que l'auteur ne s'en remet pas seulement au hasard :

« TRAPPE - ouverture fermante »

Une définition de notre création :

VERS - Lombric nauséux rampant en direction d'une forêt.

Entretien avec les éditions Contre-mur, Nicolas Tardy et Caroline Scherb par Valentin, Louise R., Lilas et Danaé (L1) et Capucine, William, Colin et Enzo (L2)

Les éditions Contre-mur publient des livres numériques ainsi que des poèmes-affiches sur lesquels nous avons travaillé. Lors de notre première lecture, ces poèmes nous ont attiré l'œil car ce sont des poèmes qui se voient, qui se regardent avant qu'on ne les lise. Le graphisme est important, il y a des calligrammes par exemple. Quelques-uns de ces poèmes nous ont semblé difficiles à comprendre, mais il faut laisser parler son imagination pour essayer de décrypter le poème. Les textes sont décalés et insolites. Nous avons interrogé les éditeurs de Contre-mur pour en savoir un peu plus.

1. Comment et pourquoi cette idée de format pour votre maison d'édition ?

Nous cherchions un type d'édition particulier, qui oblige les auteurs à écrire spécialement pour cet espace éditorial. Cette prise en compte, ce questionnement sur le support (de l'écriture, et donc de l'expérience de lecture) est une chose beaucoup plus présente dans les arts plastiques que dans la littérature. Nous avons tous les deux fait des études d'art, c'est donc une question très ancrée chez nous. Nous voulions également que nos éditions soient financièrement accessibles au plus grand nombre. Nous passons aujourd'hui au livre numérique, toujours avec la même idée d'une écriture qui est obligée de se poser la question du support (et comment cette interrogation nourrie, modifiée, enrichie l'écriture de l'auteur).

2. Nous avons lu à voix haute les poèmes publiés, nous les avons trouvés étonnants, originaux. Comment choisissez-vous vos auteurs ?

Pour les posters, nous sollicitons des auteurs qui nous semblaient pouvoir nous étonner en allant sur ce terrain à la frontière du visuel où leurs lecteurs ne les attendaient pas forcément.

Pour les livres numériques, nous avons envoyé des sollicitations et avons reçu des propositions. Nous en avons refusé plusieurs. Soit le type d'écriture ne nous intéressait pas (trop pétri de clichés lyriques, par exemple), soit – et ce malgré l'intérêt du texte – cela ne pouvait donner lieu à un livre numérique, car trop pensé pour un livre papier (de par leur mise en page, par exemple).

4. Qu'est-ce qui vous fait choisir un texte et pas un autre ? Quels sont vos critères ? Avez-vous une ligne éditoriale ? Des thèmes dominants ?

Nous cherchons une écriture qui expérimente avant tout un rapport particulier à la langue. Il n'y a pas de mauvais sujets et les thèmes ne sont pas déterminant dans ce que nous cherchons (nous ne publions pas d'essais).

5. Pourquoi ne publier que de la poésie contemporaine ?

Cela correspond à nos goûts et il nous semble que ce type d'écriture est encore très peu présente en livre numérique. Ce support – avec la possibilité d'y intégrer des liens hypertextes, divers médias – nous semble riche de possibilités d'écritures nouvelles, sans pour autant remplacer systématiquement le livre papier.

6. Qu'est-ce qu'un éditeur de poésie en 2015 ? Comment en vivez-vous ? Avez-vous le sentiment de résister ?

Quelqu'un dont l'ambition n'est assurément pas de devenir riche. Comme tous ceux qui ne publient que de la poésie nous ne vivons pas de cela. Créer/éditer des contenus non-formatés peut certainement être vu comme une forme de résistance.

Les mêmes questions ont été posées aux éditeurs de contrat maint. Découvrez leurs réponses sur www.midiminuitpoesie.com

EDITORIUM, propos recueillis lors des ateliers, par Sophie G. Lucas

« Pfff... madame je comprends rien... Ils ont droit d'écrire des gros mots, les poètes ?... Ils ne respectent pas la ponctuation... Et ils peuvent faire des fautes d'orthographe ?? Je préfère les rimes... C'est drôle je lis du français mais on dirait une autre langue.... Je veux bien

lire à voix haute c'est trop bien... On dirait qu'il n'y a pas de sens... On s'ouvre à d'autres formes de poésie... Les poètes peuvent tout trans-former, tout et n'importe quoi... La poésie ça n'est pas quelque chose de précis, on ne peut pas vraiment la définir... »

MIDIMINUITPOÉSIE #15, du 7 au 11 octobre 2015 www.midiminuitpoesie.com

Retrouvez l'intégralité des textes et des entretiens : www.maisondelapoesie-nantes.com/MMP/mmp15/gazette.html



MAISON DE LA POÉSIE DE NANTES
2, rue des Carmes / 02 40 69 22 32
www.maisondelapoesie-nantes.com
www.midiminuitpoesie.com

Direction : Magali Brazil
Administration : Maude Mazeau
Communication : Estelle Gaucher
Médiation bibliothèque : Camille Cloarec

Le Festival MIDIMINUITPOÉSIE #15 est soutenu par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique, la DRAC des Pays de la Loire, la SOFIA, le Centre national du Livre.

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2015 PAR
L'IMPRIMERIE ALLAIS / TIRÉ À 800 EXEMPLAIRES.

Les gazettiers :

Coordination éditoriale : Sophie G. Lucas. Enseignants : Sylvie Kerrec et Bertrand Johanet, avec la participation de Catherine Courraud, documentaliste.
Maquette : Estelle Gaucher

Classe de 1^{er} L1 du lycée La Colinière : Emma Fauvel, Julie Garçon, Uma Condolo, Noémie Korso, Maxime Gaudin, Céline Avot, Lucas Lechantre, Hugo Latte, Léa Montezin-Traux, Jonas Petiteau, Florent Claude, Maxime David, Enor Bedel, Juliette Fort, Zoï Severin, Madeleine Rispe, Axelle Durant, Louise Ollivier, Pauline Millet, Alix Buffière, Capucine Jamette, Anne-Caroline Afonso, Juliette Guemas, Déborah Monthe, Chloé Polle-Selle, Mélanie Cousin, Julien Lefevre, Quentin Pott-Pelerin, Julie Normand, Gwenvaël Sagot, Valentin Guillet, Danaé Rica-Floquet, Louise Ruda, Lilas Vermeersch.

Classe de 1^{er} L2 du lycée La Colinière : Kamelya Acka, Bérénice Batail, Hugo Lemerrier, Zélie Boggio-Simon, Lyssandre Rocheville, Romane Bocquené, Antoine Catherine-Duchemin, Youna Hervy, Alexandra Fety, Léa Laguille, Théa Guimier, Nesliha Celik, Déborah Desideri, Margaux Madec, Aude Martinez, Corentin Chiron, Charlotte Ernoul de la Chenelière, Victoria Lepage, Milly Gobin, Marion Hallard, Maëlys Rapon, Théa Briand, Hana El Amri, Khalun Kurbangadjyeva, Irina Ossant, Stella Saribekyan, Stéphane Jouanneau, Fanch Pouliquen, Jean Renoul, Merlin Vernier, Enzo Della-Femmina, Colin Dupas, Williams Dulin, Capucine Magne.